

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 46 (1908)
Heft: 4

Artikel: La dernière leçon du professeur Clasius : nouvelle : [1ère partie]
Autor: Blondel, Aug.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-204800>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 12.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

l'ade; il a obtenu son congé et est parti ce matin pour Lausanne. S'il te fait une visite, ne lui fais pas mauvais visage.

Nous avons eu ce matin le service divin sur la place publique. La chaire de verdure a été construite par nos sapeurs en deux heures de temps. C'est M. Oltramare, de Genève, qui a prêché. Son sermon était très beau, mais pas à la portée de beaucoup de ses auditeurs. On a procédé ensuite à une collecte en faveur des paysans fribourgeois qui ont le plus souffert de la guerre. Nous avons assez de pauvres chez nous; cela n'a pas empêché chacun d'y contribuer pour sa part.

Il est vraiment étonnant que l'on n'ait pas de nouvelles de Lucerne. Il paraît que le général Dufour veut agir là comme à Fribourg, c'est-à-dire forcer la ville à se rendre sans coup férir. C'est son système; mais cela ne devrait pas exclure les nouvelles.

Je tombe de sommeil. Adieu, bonne nuit. Réponds-moi tant que tu pourras, car je m'ennuie fort.

Ton fils.

Lausanne, le 22 novembre 1847.

Mon cher fils,

Il paraît que les choses tournent au bien, car le n° 5 de réserve est rentré hier, dimanche, et le bataillon de réserve parti pour le Valais rentre demain. Ainsi voilà nos vieux revenus. Ils n'ont pas été malheureux; ils menaient une joyeuse vie: du bon vin à deux batz le pot, et tous les jours des voiturières de femmes qui allaient faire visite à leurs maris. Dieu sait tout ce qu'ils auront à conter de leurs prouesses! Comme les volontaires! Il y a de quoi mourir de rire à les entendre. Des huit jours qu'ils ont été en campagne, ils ont eu faim, soif et sommeil; ils ont désarmé la Haute-Gruyère; ils ont fait prisonniers deux landsturms et pris ce gendarme Freitag qui a tué un batelier sur le lac de Morat; bien entendu qu'il a été vendu, sans cela ils ne l'auraient pas eu.

M. le préfet a dit que vos sapeurs seront licenciés. Dieu le veuille! Ton pauvre Baudet en a aussi assez de la guerre.

Le *Novelliste* de vendredi publie un long détail de votre entrée à Fribourg, de la délivrance des prisonniers politiques, de la belle musique vaudoise, du Ranz des vaches, de la Marseillaise et de tant d'autres choses.

On doit avoir fait hier le sabbat aux mômières. Je n'ai rien vu, car j'ai passé toute ma journée

au lit, bien souffrante et bien malheureuse. Toutes ces émotions me tuent.

Je ne sais plus que te dire. Ecris-moi quand tu reviens, je tuerai la poule.

Nous avons eu un peu de neige samedi.

Adieu, mon fils.

Ta mère.

Ayant appris que son fils avait été puni pour une peccadille, l'excellente mère ajoute dans un *post-scriptum*:

Tâche, mon fils, de ne pas te faire mettre aux arrêts; ce n'est pas un exemple pour tes soldats.

(A suivre.)

Bien oui, c'est vrai! — Une mégère toise un pauvre hère qui est venu frapper à sa porte:

— Comment! vous avez le toupet de mendier! mais vous avez bu!

— En bien, oui, madame, j'ai bu un verre, autrement j'aurais jamais eu le courage de vous demander un petit secours.

Résignation. — Pensée d'une vieille fille: « Les hommes sont vraiment des êtres détestables, mais il faut bien, hélas! que les femmes se résignent à les supporter, tant qu'elles n'auront pas trouvé mieux. »

L'ami fidèle. — Mon cher François, disait Chose à l'un de ses amis, quand je serai marié, tu viendras tout de même me voir le plus que tu pourras.

— Quelle question! Est-ce qu'on abandonne ses amis dans le malheur?

LES VIEUX GUIDES

A mon ami, M. Jean Moillen, le doyen des guides des Ormonts.

Ce sont des hommes forts: leurs peaux se sont tannées A l'air vif des sommets pendant cinquante années; Leurs membres sont noueux, leurs corps sont rabougris, Un soleil éternel éclaire leurs yeux gris. Et dans ces yeux on lit le passé d'une vie Faite de libertés, et dont la seule envie Fut de monter sur l'Alpe, avec un cœur pieux, Cherchant à la connaître afin de l'aimer mieux. Oh! ces yeux de vieillards, où l'Alpe a mis sa marque, Et qui ne clignent pas en face d'un monarque Qu'on appelle Weisshorn, ou Dent-Blanche, ou Cervin! Ces yeux, où passe encore, en un reflet divin, Le mirage lointain des horizons sans bornes, Où l'on peut discerner des Tours, des Dents, des Cornes, Des dômes blancs de neige, et des rocs couverts d'or, Et puis, bien au-delà, de nouveaux cieux encore! N'ont-ils pas constaté, ces yeux clairs de stylite, Que les cieux sont très grands, et la terre petite? Pour eux seuls le soleil a rougi le glacier

tenir: rideaux foncés et tenture sombre, et sur la table de travail où un folâtre rayon de soleil se permet de badiner, rien que des papiers entassés, des brochures et des livres.

Contre les murs, de massives bibliothèques de chêne, et des portraits au cadre noir: nobles magistrats à la perruque poudrée contemplant cette salle où presque rien depuis eux n'a changé. Sur la haute cheminée deux coupes en marbre, austères et froides comme le propriétaire du logis; entre les coupes une pendule orne le fronton d'un temple grec, mais depuis longtemps elle a arrêté son joyeux tic tac et le timbre éclatant de sa sonnerie, et le silence s'est fait autour du vieux savant.

Aussi bien n'eût-on pas dit à le voir qu'on avait devant soi l'un de ces portraits échappé à son cadre? tant sa figure était impassible et rigide, tant son regard était immobile sous le verre de ses lunettes.

Sa vie s'accomplissait avec une régularité automatique. Trois fois par semaine, le matin, à dix heures moins un quart, le professeur Clasius apparaissait sur le seuil de sa maison, allant donner son cours à l'université. Irréprochable dans sa tenue, il allait d'un pas lent et compassé, secouant sur son jabot quelques grains invisibles de tabac d'Espagne. Il savait d'avance qu'il aurait à recevoir un certain nombre de saluts respectueux, et il les rendait en gentilhomme accompli. Son cours achevé, il rentrait chez lui par les boulevards extérieurs et faisait le tour des fortifications.

Sur lequel se plantaient les piolet d'acier. Quand les guides, grimant à quelque cheminée, Cherchaient un point d'appui sur un faible support, Leurs yeux n'ont-ils pas vu, sous la roche minée, Le rire décharné du spectre de la Mort? Mais ils voulaient encore allonger leur histoire Et joindre aux vieux exploits leur nouvelle victoire: Car, au sommet des monts, où le bonheur attend, Ils embrassaient l'espace et défiaient le temps.

CHAMPÉDRY.

*

La morgue du Grand Saint-Bernard.

Un jour, au Saint-Bernard, un photographe impie Pénétra dans la Morgue où l'on met les « transis »: Des corps étaient debout, d'autres étaient assis, Et tels encore prenaient une pose accroupie Formant un groupement à nul autre pareil. Notre amateur monte alors son appareil, Puis il s'adresse aux morts, et, par vieille habitude, Les invite à changer un peu d'attitude: « Là! c'est bien... souriez!... montrez mieux le fémur! N'ayez pas l'air de gens qu'on met au pied du mur! Plus gais! messieurs, plus gais!... songez à votre veuve... Je commence: un, deux, trois... vite, encore une épreuve. »

Dès lors, pour le bonheur des sots au goût pervers, On expose ces corps rongés par les hivers, Et chez les épiciers la mort hideuse s'étale Son rire décharné sur la carte postale.

CHAMPÉDRY.

La reveintzé dau biau-père.

Lou gros Pierrou, apri avà marià ses duvés fellliés avoué lau cinquante millé francs et dei créancés dein lau fordàs, s'étaï rëteri dei z'affairés. Mâ coumeïn l'appétit vint ein medzeint, lei dou biaux fe vollhiavan s'eimparà dé tota la fortouna dau biau-père. Por ceïn, s'einteindiran avoué laus fennés por fère signi au gros Pierrou la donachon dé ti ses bins. Apri dei balle parollés et des promesses, Pierrou finit per consenti à ça cession. Mâ, hélas! quoiqués senannés apri, lei préveineces qu'on avai ju por li coummeinciran à diminua, dévint dé traô; on lâi ôtavé lou pan dé la botze et on lei fit cheintré que l'étaï dzéneint. Lou pourrou Pierrou l'a prai les tsouzau lou mi que l'a pu, tot ein chondzeint que vollhiavé bailli à ses biaux fe la leçon que mèretavan.

Apri avà bin ruminà, trova on banquier avoué co l'avai fé dei z'affairés dein lou teimps et à qui l'avai contà ses misèrës.

— Mè prêtairi vo quienze ceints pïces por on dzo? que lai demandé lou gros Pierrou.

— Bin su, l'ami, pas piré por on dzo, mâ por pllie granteimps se vo vollhiar.

— Na, piré por on dzo; einvouyî mé elliau quienze ceints pïces dëman matin en catzon; et, quand sari à dinà avoué mes dzeins, ion dé

Le dimanche après-midi il rendait visite à sa sœur, la comtesse de Berghes, et en revenant il passait au *Cercle des Marronniers* pour parcourir les journaux. Cette unique visite du dimanche constituait toute la vie sociale du professeur. Pour lui le monde extérieur n'existait pas, et pourvu qu'Anselme, son factorum, son valet de chambre et son intendant, lui servît son potage à l'heure réglementaire, et qu'il eût sous la main ses auteurs favoris, toutes choses lui semblaient cheminer à merveille...

Et pourtant, le dimanche 14 janvier 18..., comme il revenait de chez la comtesse de Berghes, on remarqua un fait étrange, dont on parla dans la ville... Le professeur Clasius n'était point entré au *Cercle des Marronniers*.

Qu'aurait-on dit, si on l'avait vu prendre comme d'habitude le volumineux *Corpus juris* dans sa bibliothèque, l'essuyer avec précaution comme d'habitude aussi, mais, changement inexplicable et mystérieux, oublier de l'ouvrir, oublier de fixer ses lunettes, oublier de se rasseoir pour travailler... et rester debout, l'œil fixe, au milieu de sa chambre, son in-folio sous le bras!

II

Sur le fronton d'une maison de la vieille ville, on lit en caractères flambant neufs cette inscription: *Œuvre des jeunes poitrinaires*. C'est un ancien

FEUILLETON DU CONTEUR VAUDOIS

(Reproduction interdite aux journaux qui n'ont pas traité directement avec MM. Payot et Cie, éditeurs, à Lausanne.)

1

La dernière leçon du professeur Clasius.

NOUVELLE PAR AUG. BLONDEL

I

Le savant professeur Clasius se leva pour prendre un livre dans sa bibliothèque. De son pas lent et mesuré il se dirigea vers un in-folio relié en peau de truie, qui pouvait bien être un indigeste *Corpus juris*. Il essaya méthodiquement quelques grains de la poussière imaginaire qui recouvraient l'in-folio, fixa méthodiquement aussi ses lunettes sur son nez, et se remit à son grand ouvrage de droit romain, digne couronnement de sa longue carrière universitaire.

L'on n'entendit bientôt plus dans la chambre que le grattement de la plume d'oie, et le bourdonnement d'une mouche fourvoyée dans cette docte retraite et qui se précipitait contre la vitre, éprise de soleil et de grand air. Mouche indiscreète et malavisée en vérité! car rien ici ne saurait la re-

voutron commis veindrai mé récliammâ ça somma, coumeint se vô volliavié mé l'eimprontâ.

— Ein reigillié, que dit lou banquier, que l'avai comprai l'affairé, sein que Pierrou l'ai iossé fé signou avoué on van.

Lou leindéman, lou gros Pierrou einvité ses dou biaux fe à dinâ; vignant avoué lou fennés, on bocon eimbétâ de sé dereindzi por on hom-mou que l'avant rinâ.

Ao métaï dau dinâ vouaïque on gratta papai, coumeint par hasard, que vint demandâ lou gros Pierrou et que lai dit :

— Viniou por les quienzé ceints pices que vô z'ai promet dé prêtâ à mon maïtrou.

— C'est que ie su ein compagni, que fâ lou gros Pierrou et n'ai pas lou temps ôra de m'occu-pâ d'afférés, dites à me n'ami lou banquier que revinié déman et lai prêter lou droblia, se vao.

— C'est que mon maïtrou sé recoumandé à vo por lai fère ci serviçou tot dé suite, que dit lou gratta papai, cein prissee, dein on n'hora saret trau tâ.

Alô lou gros Pierrou va à son garderoibe et baillâ les quienzé ceints pices au commis dau banquié ein lâi deseint :

— Té, me n'ami, et dis à ton maïtrou que l'est bon por sti iadrou, mâ qu'on autrou coup, se vaut m'eimprontâ dé l'ardzeint, ne faut pas que vinié m'eimbétâ quand dinou avoué mes prout-zes.

Vos arai faillu véré les menés que fasan les biaux fe et lou fennés; lou gros Pierrou, li, ne fasia pas seimbilian dé rein.

— Biau père, que lai dit tot d'on coup ion dei bio fe, craïou que voutra tsambra l'é humida por onna persona dé voutron adrou, vénidé tsi no, on vo soignèrai bin.

— Bravou père-grand, que dit l'autrou, voutron vin n'est pas prou bon, vu vo einvouyi on petit bossaton d'onna fina gottâ.

Et tsacon d'offri çosse et cein, dé deré qu'on amavé tant ci bravou biau père.

Du sti dzo, lou gros Pierrou fut soigni et dor-lottâ coumeint on pu ein pâta per ses crouïous einfeints.

Quand vint maladou, on l'a bin soigni et coumeint volliavié allâ tsertzi lou notaiou por lei fairé à fairé on bet dé testameint, dit à ses fel-liés que l'étaï dza fé, dé piré apportâ onna cais-setta ein fé que catzivi soigneusement dein son garderoibe du lou fameux dinâ. La caissetta avai trai serrailles avoué trai clia; lou dzudrou ein avai ienne et lei dou biaux fe lei duvé autrés.

hôtel, avec son escalier monumental, ses balcons en fer forgé, qui a été converti en hôpital grâce à la munificence de la comtesse de Berghes; et c'est elle dont on voit passer et repasser la silhouette derrière les hautes fenêtres.

Dès le matin elle arrive pour surveiller ses chers malades; elle court de ci, de là, ouvrant ou fermant les rideaux des lits, donnant des ordres, distribuant les remèdes, assistant à la visite du médecin, toujours en mouvement, toujours remuant sous ses longs habits de deuil. A peine, à midi, prend-elle le temps de se mettre à table, de jeter un regard sur sa petite fille, Nini, qui n'a besoin, elle, ni de son temps ni de son argent; et la voilà repartie pour le comité de l'établissement des orphelins, dont elle est dame patronnesse.

C'est ainsi qu'elle s'est consolée de la mort de son mari; elle ne s'appartient plus, elle s'est tout entière donnée aux pauvres, aux affligés, aux déshérités. Il n'est plage lointaine où elle n'envoie des vêtements et des subsides, il n'est liste d'œuvres charitables où elle ne figure au premier rang. Aussi son existence se passe dans une fièvre continuelle, sans qu'elle songe à se préoccuper de cette humble et fraîche petite fleur qui s'entr'ouvre à ses côtés, et qui s'épanouirait plus fraîche encore aux rayons du soleil, au sourire de sa mère.

Or Nini devient grande personne, elle a huit ans révolus, et Mlle Steable, son institutrice anglaise, lui semble tous les jours plus maigre, plus sèche,

— Mes enfants, que lau fâ lou gros Pierrou, ne mé pliaura pas trau, cheinto que vé mûri, vô remachou dé voutrés bons soins, dès que sari mô, vô porrai ovri la caissetta; et pu lou gros Pierrou l'a fé onna granta ranquemallaïa, pu l'a éta fini.

On l'ai a fé on bi einterremeint et les bio fe sé san dépatzi dé rêtornâ à l'hotto por ovri la caisse per dévant témoins. Sédé vo què lai avai dedein ? On lei a trovâ dou au trai kilos dé villhié fer-raille et on gros dordon avoué on papai timbrâ que l'ai avai écrit déchû :

« Mè, Pierrou Daubin, sain de corps et d'esprit, légou çî bâton (tôt cein que mes biaux fe m'an laissi) por qu'on bailla onna bouna chla-gaïe à l'imbécilou que l'arai lou malheu dé sé devèti devant d'allâ cutzi.

Lei témoins s'écliaffavâ dé riré et lei dou biaux fe étânt penauds. Lai avai déqué et l'étaï bin fé.

Por onna bouna leçon, ein étâ ienna.

MÉRINE.

VERS LA LIBERTÉ !

VOICI la suite des éphémérides historiques du mois de janvier 1798, mois de l'émancipation vaudoise.

1798

11 janvier. — La commune de Penthalaz a refusé le serment et a envoyé à Berne sa pétition, couverte de cinquante-sept signatures.

12 janvier. — Le comité des pétitionnaires ouvre ses séances à Lausanne. D'autres comités se forment dans le canton.

13 janvier. — LL. EE. envoient aux baillis une proclamation qui promet l'indulgence aux sujets égarés, et appelle les Vaudois aux armes pour défendre Berne.

14 janvier. — La nouvelle parvient à Lausanne que Berne mobilise ses troupes et que le baron d'Erlach est revêtu de pouvoirs illimités comme haut commandant du Pays de Vaud.

Grande émotion.

15 janvier. — Les représentants de la diète d'Aarau arrivent à Lausanne en mission pacificatrice.

16 janvier. — Le baron d'Erlach ayant refusé le commandement des troupes, le colonel de Weiss, bailli de Moudon, le remplace avec grade de général.

18 janvier. — Les députés appelés à Lausanne par le Comité central pour former la première assemblée représentative commencent à arriver.

19 janvier. — Incapables de rétablir l'ordre, les commissaires fédéraux font leurs adieux aux habitants de Lausanne.

20 janvier. — Le Comité de Réunion est informé que les troupes bernoises marchent sur Avenches et le Pays de Vaud.

plus anguleuse tant au moral qu'au physique. Elle a des tristesses, Nini; elle reste pensive au milieu de ses livres et de ses jouets.

Et pourtant, dans la ville, il n'est guère de jardin plus beau que celui où elle prend ses ébats; il n'est guère de petites filles qui ait de plus jolies robes et de plus jolis chapeaux. Mais songez que Nini fait tous les jours la même promenade aux mêmes heures, et qu'il s'agit de se tenir bien droite et bien digne à côté de la raide et digne miss Steable; songez que tout est réglé, fixé d'avance, que Nini fera de l'allemand à telle heure, du piano à telle autre heure, et qu'elle n'a guère d'amies de son âge avec qui s'amuser et jaser à cœur joie.

A midi elle entrevoit sa mère, qui s'assied à peine quelques minutes, occupée de ce qu'elle a vu le matin, et se préparant aux séances auxquelles elle va assister. Elle s'informe auprès de miss de la santé de Nini, l'embrasse en passant et sort comme une bombe. Et lorsque vient la nuit, et que dans la grande salle à manger lambrissée de chêne, Nini se retrouve avec sa mère pour le repas du soir, elle se sent perdue, isolée, et il lui prend des envies de pleurer. Qu'est-ce qu'elle a donc la mignonne fillette ?

Le salon à peine éclairé par une seule lampe, n'a pas un aspect plus rassurant : Nini se tient bien droite sur sa chaise, à lire, ou à écouter les longs récits de sa mère à sa gouvernante. Le bâillement la gagne. Comme l'heure est lente, lente à

21 janvier. — Les membres du Comité central des délégués de la magistrature des villes et des communautés se réunissent à Lausanne, sous la présidence du citoyen Monod, de Morges, et se constituent sous le nom d'Assemblée des délégués des villes et des communes du Pays de Vaud, réunis en vertu des pouvoirs à eux conférés par leurs commettants.

22 janvier. — Le Comité de surveillance de Vevy ayant interrogé le bailli au sujet d'une concentration de troupes à Aigle, celui-ci prétend la crainte d'une invasion française.

23 janvier. — Nouvelle proclamation du général de Weiss établissant une police d'ordre dans chaque commune, mettant hors la loi « tout distributeur d'imprimés calomnieux et pamphlets incendiaires », et annonçant que les troupes sont à la porte et entrèrent au premier signal.

Le grand jour.

24 janvier. — Dans la nuit du 23 au 24 janvier, le Comité de Réunion proclame la République lémannique et adopte comme emblème la couleur verte qui, dès le 24 au matin, est portée par tous, en cocarde, au chapeau, à la boutonnière. Enthousiasme indescriptible. Un drapeau vert est arboré aux fenêtres du Cercle des jeunes Négociants (Palud). Il porte les mots : RÉPUBLIQUE LÉMANIQUE. — LIBERTÉ. — ÉGALITÉ.

...Un drapeau couleur d'espérance, Le drapeau de la liberté !

H. WARNERY.

Le Théâtre nous donne demain, dimanche, deux spectacles des plus intéressants et dont feront bien de profiter les personnes qui n'ont pas encore entendu la Dame de chez Maxim's. Cette pièce, amusante au possible, nous l'avons déjà dit, figure aux programmes de la matinée et de la soirée de demain, pour la dernière fois, irrévocablement. Le soir, le spectacle commencera par Le Filibustier, une pièce remarquable, en vers, de Jean Richépin.

Faut pas s'y fier ! tel est donc le titre de la Revue dont le Kursaal, nous donnera, mercredi, la première représentation. On sait le succès habituel des revues montées par M. Tapie. Celle de cette année est des mêmes auteurs que les précédentes. Décors et costumes splendides. Interprètes hors pair; corps de ballet éblouissant. 1^{er} acte, « Sur le lac »; 2^e acte, « A la Caroline »; 3^e acte, « Le Casino de Montbenon ». D'ailleurs, nous y reviendrons.

Le Théâtre du Peuple a joué vendredi avec grand succès, comme toujours, une pièce qui, à côté de ses propres mérites, a celui d'avoir été longtemps interdite en France. Il n'en faut pas plus pour que tout le monde veuille la voir. Nous parlons de La fille Elisa, drame judiciaire en 3 actes, tiré du roman de Edm. de Goncourt. Avec cela, au programme, Le Duel, de Lavedan.

s'écouler : « Cette enfant a l'air fatigué, dit tout à coup Mme de Berghes, c'est le moment d'aller dormir, Hélène... Que Dieu vous garde... » On baisa ni bien tendre, ni bien long, et Nini rentre dans sa chambre...

Et c'est ainsi que les journées s'écoulent uniformes, et la fillette devient plus sérieuse et plus pensive. Un soir que, chose rare, elle avait dîné chez une de ses cousines, le dîner terminé, elle avait vu les enfants monter sur les genoux de leurs parents, leur faire mille caresses, leur donner mille baisers aussitôt rendus... Ce soir-là elle comprit ce qui lui manquait...

Oh ! comme elle aurait voulu, elle aussi, entourer de ses bras le cou de sa mère, et lui dire qu'elle l'aimait, qu'elle l'aimait, le lui répéter à satiété. Cela devait être si bon, si doux, cette étreinte !... Aussi que de timides insinuations aux confidences, que de caresses ébauchées et arrêtées par un regard, par une intonation de voix indifférente ou distraite. Il y avait des jours où Nini rêvait d'être une pauvre poitrinaire, sans soutien, sans argent : peut-être qu'alors sa mère s'occuperait d'elle et la choierait, comme elle choyait les heureuses malades de l'asile...

(A suivre.)

Rédaction : Julien MONNET et Victor FAVRAT

Lausanne. — Imprimerie AMI FATIO.